La littérature de la révolution et la révolution de la littérature

Al-Gumhuriya, 23 octobre 1954

Notre propre révolution avait à peine pris feu, ses propres événements, et manifestations, emplissant le propre cœur, et l'esprit des hommes, en Égypte, et dans tous les pays arabes qui l'entourent, qu'un certain groupe d'écrivains se mit à demander, véritablement, avec insistance : « Où donc est la littérature de la révolution ? »

La révolution avait à peine atteint, en son propre âge, quelques courts mois seulement, que ces mêmes écrivains commencèrent à manifester un véritable désespoir, et une réelle déception — car cette même littérature de la révolution ne répondait jamais à leur propre appel, lorsqu'ils l'invoquaient, ne descendait jamais sur eux, du ciel, exactement comme descend la pluie, ne jaillissait jamais, des propres sources de la terre, exactement comme jaillissent l'eau, ou le pétrole.

Ils résolurent alors véritablement, entre eux, puis, devant leurs propres lecteurs, que la littérature égyptienne avait véritablement échoué — car elle n'avait jamais fait écho aux propres résonances de la révolution, jamais dépeint ses propres réalités, jamais correspondu aux émotions, et aux réflexions, que les événements avaient suscitées, dans l'âme, et le cœur des hommes, surtout une fois Farouk expulsé, d'Égypte, une fois sa propre dynastie entière écartée, et l'affaire entière revenue, entièrement, aux Égyptiens eux-mêmes, pour la gérer par eux-mêmes, sans nulle révélation descendant sur eux, d'aucun trône, ni de l'autorité même d'aucune puissance occupante.

Combien de fois ont-ils dit — et combien de fois disent-ils encore, à ce jour même — que la littérature égyptienne vit, dans une vallée, tandis que les Égyptiens eux-mêmes vivent, dans une tout autre vallée !

Et ainsi s'établit-il véritablement, dans l'esprit de bien des gens, que notre propre littérature contemporaine faillit véritablement, entièrement, échoue véritablement, entièrement — ne ressentant jamais ce qui bouillonne véritablement dans la poitrine des hommes, ne devenant jamais un véritable miroir, pour la vie même que vivent réellement les hommes. Et, de précisément ce même jugement hâtif, naquit le fait qu'un certain groupe de gens désespéra véritablement, de la littérature

contemporaine, désespérant presque, de la littérature tout entière, se détournant, de la lecture de la littérature, et se consacrant, plutôt, à la lecture des journaux, y trouvant, précisément ce qui les aidait à passer le temps, et à renouveler leur propre énergie, y trouvant aussi, un véritable écho, de tous les événements emplissant désormais la vie des hommes.

Un certain groupe d'écrivains se tourna alors vers la production d'une littérature correspondant véritablement, à ce que ces mêmes messieurs exigeaient, de dépeindre la révolution, et ses propres réalités, et la propre joie des hommes, devant les résultats déjà apparus, et l'attente des hommes, devant les résultats non encore apparus — et ils produisirent ainsi, pour nous, une littérature qu'ils croyaient eux-mêmes être une littérature de la révolution, alors qu'elle n'en était véritablement rien du tout, demeurant, plutôt, exactement comme toute autre littérature, produite avant même que la révolution n'ait jamais pris feu, que ce fût longtemps avant, ou peu avant.

La source véritable de ce même jugement, de l'échec même de la littérature, et de la déception qu'on en éprouve, réside précisément dans cette même précipitation, sur laquelle j'ai déjà attiré l'attention, plus d'une fois, dans ces mêmes essais — une précipitation naissant, d'un véritable échec, à sonder les choses en profondeur, à comprendre la vie sociale selon ses propres lignes véritables, et à mettre les choses, à leur propre place véritable.

Cela ne reflète guère une réelle compréhension de la vie, que la littérature devrait surgir, subitement, de la terre, ou se déverser, subitement, du ciel, simplement parce que la révolution a pris feu, le vingt-trois juillet 1952 — la propre genèse de la littérature, et son propre développement, demeurent, plutôt, parmi ces mêmes phénomènes lents, qui ne répondent jamais aux hommes, si fort qu'ils les pressent, ni ne prennent de retard, sur leur propre cours naturel dû, si fort que les hommes souhaitent, pour eux, patience, et délai.

Je crois presque véritablement que les anciens historiens, de notre propre littérature arabe, comprenaient véritablement mieux la vie, la saisissaient, et l'appréciaient, plus véritablement, que ces mêmes contemporains — qui s'emparent de leurs propres jugements, à la hâte, imaginant les propres phénomènes de la vie soumis, à leur propre autorité : les convoquant, et les voyant répondre ; les négligeant, et les voyant attendre ; les ajournant, et les voyant s'ajourner eux-mêmes.

Nous lisons, dans certains livres arabes, dont les propres auteurs, il y a plus de mille ans, tentèrent déjà de chroniquer l'ancienne littérature arabe, des choses que les contemporains trouvent à peine digestes, ou en lesquelles ils trouvent nul réel réconfort — car elles divergent véritablement, de cette même rapidité à laquelle ils se sont habitués, et contredisent véritablement, cette même hâte détestable, qu'ils en sont venus à préférer.

Nous lisons, par exemple, chez certains de ces mêmes auteurs, que l'apparition même de l'islam contraignit véritablement la poésie arabe, à la faiblesse, et au déclin — car les Arabes eux-mêmes se trouvaient véritablement éblouis, par le Coran, occupés, par les propres événements de ce même ordre nouveau, et par toutes les conquêtes qui en découlaient, ne leur laissant nul réel loisir, pour composer la poésie, la perfectionner, et la raffiner, exactement comme le faisaient les Arabes préislamiques. Les anciens déduisent cela, du propre abandon véritable de Labid pour la composition poétique, une fois converti à l'islam, et de sa propre préoccupation, à lire, et à mémoriser, le Coran — le déduisant aussi, de la faiblesse véritable affligeant la propre poésie de Hassan ibn Thabit, dans la plupart de ses propres vers de l'époque islamique, après que sa propre poésie préislamique se fut jadis distinguée, véritablement, par la gravité, la force, et la vigueur.

Ils le déduisent aussi, du fait que certains des propres poètes du Prophète, que la paix et les bénédictions de Dieu soient sur lui, composaient une grande quantité de satires, contre Quraych, sans jamais rien obtenir contre elle par ce moyen — car ils lui reprochaient, l'incroyance, et l'idolâtrie, l'avertissant, du propre châtiment de Dieu, dans la vie future, tandis que Quraych elle-même n'accordait nul réel égard à rien de tout cela, tout au long de sa propre opposition à l'islam, et de sa propre guerre contre lui.

Bien que cette même opinion ancienne ne fût jamais entièrement précise, ni entièrement exacte, ne reposant, comme elle le faisait, sur nulle induction véritablement solide, elle dépeignait néanmoins une réalité véritable, et établie — à savoir, que les poètes souhaitant véritablement se renouveler eux-mêmes, une fois convertis à l'islam, et concilier leur propre art, avec leur propre religion nouvelle, échouaient le plus souvent, à accomplir précisément ce qu'ils voulaient — car la propre nature ne peut véritablement être contrainte, à ce qu'elle n'aime pas, en bien des choses… et en matière de littérature, et d'art, en particulier. Ibn Duraïd ne se trompait pas, lorsqu'il disait :

Le vieillard, tenteriez-vous de redresser sa propre allure rustique,
la correction ne redressera jamais ce qui, en lui, s'est déjà courbé.

Ces mêmes poètes avaient déjà dépassé, l'âge même du développement véritable — il ne leur était guère véritablement facile, de revenir sur leurs propres pas, ni de se façonner, pour eux-mêmes, une nature véritablement nouvelle. Leur propre renouveau, alors, ne fut qu'une simple affectation — et le propre abandon de la poésie par Labid ne fut qu'une véritable forme de désespoir, car il savait déjà qu'il ne pourrait jamais produire un art, alliant véritablement, cette même adaptation, à sa propre vie nouvelle, celle qui l'avait rattrapé, dans la vieillesse, à la splendeur même, jadis accordée à lui, dans toute la poésie qu'il avait composée, avant même d'embrasser l'islam.

Rien ne prouve véritablement mieux cela, que le fait que d'autres poètes se convertirent, en paroles, leur propre conduite extérieure répondant véritablement, au nouvel ordre, tandis que leur propre nature intérieure demeurait, entièrement préislamique — exactement comme elle avait toujours été — et ils composèrent donc de la poésie, exactement dans les mêmes genres auxquels ils s'étaient habitués, avant de se convertir, leur propre poésie ne souffrant jamais, d'aucune faiblesse, déclin, ou décadence, conservant, plutôt, toute sa propre force, exactement comme toujours, alors que ses propres auteurs demeuraient préislamiques.

Al-Hutay'a, par exemple, ne subit jamais aucun réel changement, dans son propre art, une fois converti — car il ne tenta jamais véritablement, aucun changement, dans son propre art. Et puisque l'islam lui-même n'atteignit jamais véritablement, les propres profondeurs de son âme, il demeura, musulman, seulement dans sa propre conduite extérieure, et dans certains aspects visibles de son propre comportement social — mais demeura, entièrement préislamique, de cœur, de goût, et de conscience — composant de la poésie, en satire, en éloge, et en description à la fois, exactement comme il s'était habitué à la composer, à l'époque préislamique.

Les poètes semblables à al-Hutay'a demeurent véritablement nombreux — nous pouvons lire leur propre poésie, parmi tout ce qui nous a été préservé, des propres vers des anciens, n'y voyant nulle réelle déviation du tout, de la tradition préislamique, nulle influence véritablement profonde du tout, de cette même révolution islamique véritablement considérable qui avait déjà retourné la propre vie des Arabes entièrement sens dessus dessous, transformant leurs propres

affaires, de manières qu'ils n'avaient eux-mêmes jamais véritablement imaginées.

Pour précisément cette raison, certains historiens, de l'ancienne poésie arabe, adoptèrent une approche dont on peut dire, au minimum, qu'elle correspondait véritablement à la précision, à la vérité, et au jugement sain, le plus étroitement, et le plus fortement de tous — n'appliquant jamais la description « poètes islamiques », sinon à un groupe véritablement particulier : ceux qui n'ont jamais réellement été témoins de l'islam, jeunes ou vieux, mais sont plutôt nés entièrement au sein de l'islam, et n'ont jamais connu l'époque préislamique, sinon comme on connaît l'histoire elle-même.

Les grands poètes, alors — al-Akhtal, al-Farazdaq, et Jarir — comptent comme véritablement islamiques, puisqu'ils naquirent, après que la péninsule arabique se fut déjà convertie, et après que l'islam eut déjà débordé, d'elle, vers les pays environnants. Omar ibn Abi Rabi'a, de même, demeure un poète véritablement islamique, puisqu'il naquit — disent les transmetteurs — le jour même où mourut Omar ibn al-Khattab, que Dieu lui fasse miséricorde.

Dites de même, des poètes, en général, nés, aux jours mêmes des califes, ayant grandi, et atteint la vieillesse, à l'époque omeyyade. Ces mêmes poètes demeurent véritablement islamiques, n'ayant jamais du tout été témoins de l'époque préislamique — ses propres événements, plutôt, leur furent simplement rapportés, exactement comme les propres événements de cette même époque que nous vivons nous-mêmes seront rapportés, à ceux qui ont déjà commencé à naître, depuis que la révolution a pris feu. Ils grandirent, alors, avec une éducation véritablement islamique, voyant leurs propres pères se soumettre, au nouvel ordre, accomplissant à la fois les devoirs religieux, et les nouveaux devoirs politiques, lisant le Coran, transmettant le Hadith, parlant du Prophète, de ses propres Compagnons, et de ses propres califes, et fréquentant les mosquées, matin, et soir, et à tout moment entre les deux.

Ces mêmes historiens, lorsqu'ils traitaient des poètes ayant eux-mêmes été témoins de l'islam, ou que l'islam lui-même avait rattrapés, jeunes ou vieux, ne les appelaient jamais poètes islamiques du tout — certains d'entre eux, en effet, les comptaient ouvertement, plutôt, parmi les poètes préislamiques, car ils avaient déjà été façonnés, par la vie préislamique, celle même qui avait déjà mûri leur propre génie, et formé leur propre goût, les laissant véritablement incapables, de jamais

changer leur propre nature.

Certains de ces mêmes anciens savants, cependant, détestaient véritablement les appeler préislamiques, car ils s'étaient bien convertis, et beaucoup d'entre eux se révélaient véritablement de fervents musulmans, distingués, dans leur propre service, à Dieu — et ils les appelèrent donc, plutôt, Mukhadramoun, c'est-à-dire, « mélangés », ayant vécu, une partie de leur propre vie, en païens préislamiques, et une autre partie, en musulmans.

Le sens de tout cela est que les anciens historiens, de la littérature arabe, comprenaient la véritable relation, entre révolution, et littérature, bien mieux, que beaucoup de nos propres écrivains contemporains ne la comprennent véritablement.

Ils savaient déjà qu'une révolution, si véritablement significative soit-elle, si véritablement profond, et vaste, soit son propre effet, sur la propre vie des individus, et des communautés, ne change jamais la littérature, subitement, ni ne transforme la propre nature de l'art, sinon par une transformation véritablement légère, plus proche, de la simple affectation, que de cet même instinct naturel, répondant véritablement, aux réalités de la vie environnante, sans nul réel effort, ni nulle réelle contrainte du tout.

Il existe, aussi, d'autres facettes véritables, à la relation, entre littérature, et révolution, que nos propres écrivains hâtifs ne saisissent jamais véritablement : la littérature ouvre la voie, à la révolution, et l'amène véritablement — car elle agite l'âme même des hommes, les retournant contre certaines phases, de la vie qu'ils vivent eux-mêmes, leur présentant, de nouveaux idéaux, rendant ces mêmes idéaux véritablement chers à leur cœur, les parant, dans leur propre cœur, et les imprimant, sur l'âme des jeunes, et des générations montantes, pas encore avancées, en âge.

Elle ouvre ainsi, pour la révolution, les propres portes mêmes des âmes, et des consciences, lui frayant le chemin, dans la propre vie des individus, et des communautés — parfois accordée un succès véritable, parfois rencontrant un véritable échec. Si elle se voit accorder un succès véritable, sa propre nature ne change jamais, subitement — elle demeure, plutôt, exactement comme avant, véritablement déchirée, entre l'ancien ordre qu'elle a déjà démoli, et le nouvel ordre qu'elle a déjà établi — jusqu'à ce que les propres affaires de la révolution se stabilisent enfin, et deviennent véritablement une seconde nature, pour les

nouvelles générations montantes, comme on dit, de nos jours — moment auquel, précisément la littérature méritant véritablement d'être appelée littérature « de la révolution », en vérité, et en sincérité, émerge enfin.

Il suffit de réfléchir, à la propre vie du peuple français, tout au long du dix-huitième siècle : vous trouverez un groupe véritable, d'écrivains, de philosophes, et de penseurs, rejetant la vie même de l'époque où ils vivaient eux-mêmes, exhortant les gens autour d'eux, à la rejeter aussi, et imprimant ce même rejet, sur l'âme, des jeunes, et des générations montantes, pas encore pleinement mûres — produisant ainsi une génération véritablement nouvelle, précisément celle qui alluma le propre feu de la révolution, en emplissant le monde entier, occupant les hommes avec elle, et transformant, par elle, la vie de la France, de l'Europe, et de bien d'autres parties du monde encore.

Mais ces mêmes écrivains, philosophes, et penseurs, ne vécurent jamais eux-mêmes assez longtemps pour voir la révolution qu'ils avaient véritablement provoquée — la mort elle-même éteignit la propre flamme de leur âme, avant qu'ils n'allument eux-mêmes jamais la propre flamme de la révolution, mourant, avant la révolution, que ce fût peu de temps avant, ou longtemps avant.

Ceux qui se révoltèrent véritablement, en fait, emplissant le monde, de terreur, et de réforme, tous deux à la fois, ne produisirent jamais aucune littérature véritablement significative — occupés, par l'action, plutôt que par l'art, occupés, à faire l'histoire, plutôt qu'à l'écrire — mais concevant, pour les écrivains venus après eux, précisément les sujets, à partir desquels fut plus tard produite une littérature véritablement vivante et magnifique, dont une bonne part se vit accorder une réelle survie durable, une autre partie s'évanouissant, exactement comme s'évanouissent toujours les propres traces des hommes.

Cherchez, si vous le voulez, l'écrivain français qui vécut la révolution, et produisit, pendant elle, une littérature véritablement digne, de survivre — vous ne trouverez nul tel écrivain, quelle que soit la durée de votre recherche, et de votre investigation. Vous pouvez, bien sûr, lire tout ce que les propres hommes de la révolution eux-mêmes ont laissé, de discours, et d'allocutions, qui enflammèrent véritablement l'âme de leurs contemporains, et les poussèrent, à porter de lourds fardeaux, et à accomplir de grandes choses — mais vous ne trouverez rien, dans ces mêmes discours, correspondant véritablement à votre propre goût artistique.

Vous n'y trouverez pas non plus de quoi satisfaire véritablement votre propre raison délibérée, et votre propre jugement, celui qui souhaite réfléchir, avant de se prononcer jamais — car ce demeuraient des discours, et des allocutions, véritablement adaptés, aux circonstances mêmes, et aux temps, qui les avaient provoqués, et suscités. Une fois ces mêmes circonstances changées, et ces mêmes temps passés, ces mêmes discours, et allocutions, devinrent simple histoire, parmi l'histoire — bons à rien, sinon à la propre lecture des chercheurs, souhaitant chroniquer ces mêmes événements.

Mais considérez, ensuite, ce que les écrivains, et poètes français eux-mêmes produisirent, une fois les choses stabilisées, dans leur propre patrie, une fois la propre vie de leur pays déjà véritablement transformée, par la révolution, une fois la liberté même devenue seconde nature, pour eux, et le progrès même devenu un but véritable, dont ils ne pouvaient plus jamais reculer — et vous trouverez, là, une littérature véritablement vraie, et un art véritablement digne de survivre... et vous constaterez que la littérature même de la révolution ne vient qu'après la révolution, jamais pendant elle.

Je n'ai nul doute véritable du tout, que précisément cette même manière, de dépeindre la relation, entre littérature, et révolution, correspond véritablement à la nature vraie des choses, et explique véritablement, la propre solidarité, coopération, et interaction, entre littérature, et politique, comme le disent les contemporains eux-mêmes : « la littérature se révolte, avant que la politique ne se révolte jamais. » Et c'est la propre révolution de la littérature, qui ouvre véritablement la voie, à la révolution même de la politique — car elle prépare le propre cœur, l'âme, et l'esprit des hommes, les retournant contre un ordre existant, et vers l'adoption d'ordres nouveaux, satisfaisant des espoirs que leur propre esprit atteint déjà, mais que leur propre main ne réussit pas encore à saisir.

La révolution politique, en fin de compte, ne demeure rien d'autre qu'une réponse véritable, à une révolution, des esprits, des cœurs, et des âmes, que la littérature elle-même provoque — provoquée, avec la littérature, par d'autres influences véritables aussi, certaines liées, à la propre vie matérielle des hommes, d'autres, à leur propre vie morale, et certaines naissant, de la connexion même, entre une nation, et d'autres nations, vivant une vie véritablement meilleure que la sienne, plus proche, de la justice, et de la liberté, favorisant véritablement les lésés, sur les malfaiteurs, et de l'égalité véritable, entre les privilégiés, qui

trouvent tout, et les démunis, qui ne trouvent rien du tout.

Je ne connais nulle révolution politique véritable, au sens nouveau ou ancien du mot même de « révolution », qui n'ait été précédée, par une véritable révolution littéraire, et intellectuelle — celle qui enhardit véritablement les hommes, les poussa vers elle, et les entraîna, au-delà de leur propre calme ordinaire, les laissant véritablement incapables, de demeurer patients, envers ce qu'ils détestaient, ou de retarder, ce qu'ils voulaient véritablement.

Il existe donc deux révolutions véritables : la première, la révolution, de l'esprit, que dépeint la littérature elle-même ; la seconde, la révolution, de la politique, qui repose sur la force, changeant un ordre, et établissant, à sa propre place, un autre. Et il existe aussi deux littératures véritables : l'une, précédant la révolution, et y conduisant ; l'autre, venant après la révolution, la dépeignant d'abord, puis dépeignant ses propres effets, sur la propre vie des hommes, rendant ces mêmes effets véritablement chers à leur cœur, et les poussant en avant, dans le progrès, la réforme, et le renouveau.

La littérature, pendant une révolution, tandis que l'âme même des hommes demeure véritablement troublée, d'espoir, et d'ambition, et l'âme d'un certain groupe d'entre eux, de crainte, et d'un véritable conservatisme, se révèle véritablement modeste, véritablement retenue, marchant, pourrait-on dire, avec une sorte de véritable timidité — si la littérature pouvait véritablement être décrite, comme marchant, ou comme timide du tout — car les hommes eux-mêmes demeurent préoccupés, loin d'elle, par les propres événements de la révolution, tout ce qui s'est déjà produit, et tout ce qui est encore attendu, et par tout ce vers quoi ces mêmes événements eux-mêmes poussent, et car la littérature elle-même — surtout, en cette même époque moderne — tire sa propre agilité, sa propre stature, sa propre force, et sa propre splendeur, entièrement de la liberté complète, qui suit, dans le sillage même d'une révolution.

Cette même liberté demeure véritablement suspendue, par la nature même des choses, tout au long d'une révolution, que les hommes eux-mêmes le veuillent véritablement, ou non — et la littérature lutte, pour la cause même de la liberté, endurant, dans cette même lutte, toute variété d'épreuve véritable, avant que la révolution politique elle-même ne produise jamais nulle réalité établie.

Par cette même lutte, et cette même endurance, de la calamité, elle pousse véritablement, vers la révolution — car elle résiste à la tyrannie, et à l'oppression, appelant les hommes, à y résister aussi — mais, pendant la révolution elle-même, elle ne peut véritablement résister à la révolution, car lui résister reviendrait à se résister elle-même : la révolution demeure son propre enfant, son propre fruit, celui qui suspend la liberté, seulement pour la libérer ensuite, après un certain temps, court, ou long.

La littérature, alors, produite pendant une révolution, soit procède, selon sa propre nature originelle, formant une véritable continuation, de l'ancienne littérature, soit tente de suivre le rythme, de la révolution politique, devenant, alors, un appel, à elle, et une incitation, vers elle — se révélant, dans ce même cas, une littérature véritablement faible, et tiède, car les propres événements matériels, réellement survenus, se révèlent véritablement plus forts qu'elle, plus véritablement significatifs dans leur propre effet, que les hommes eux-mêmes voient, et dont ils ressentent véritablement les effets, dans leur propre âme, et à travers la vie même, et les vivants, qui les entourent.

Voilà précisément ce qui explique, toute la véritable faiblesse ayant affligé la propre poésie de Hassan : la révolution islamique se révéla véritablement plus forte que le propre vers de tout poète, tout, en comparaison à elle, se révélant véritablement tiède, tout au long de sa propre ascension. Ce même fait explique aussi, pourquoi certains poètes abandonnèrent la poésie entièrement — n'y trouvant plus, pour eux-mêmes, nul but véritable. Et cela explique aussi, l'attachement continu, de certains poètes bédouins, aux propres styles anciens de la poésie préislamique — ces mêmes Bédouins, dont Dieu, exalté soit-Il, a dit : « Les Bédouins disent : Nous avons cru. Dis : Vous n'avez point cru ; mais dites, plutôt : Nous nous sommes soumis, car la foi n'est pas encore entrée dans vos propres cœurs. »

Lisez aussi, si vous le voulez, ce qui concerne la littérature française, pendant leur propre révolution, précisément ce que Chateaubriand lui-même écrivit, dans ses propres mémoires, sur sa propre connaissance, de Paris, à une époque où les âmes elles-mêmes demeuraient véritablement troublées, et rebelles — et vous le trouverez décrivant les propres réunions des écrivains, de cette même période, comme véritablement faibles, tièdes, et manquant, de tout réel fruit.

Il ne demeure donc nul sens véritable du tout, à exiger des écrivains contemporains qu'ils produisent une véritable littérature de la révolution — car la vraie littérature de la révolution n'a pas encore trouvé son propre moment approprié, un moment qui viendra, une fois émergés les jeunes, dont l'âme même la révolution a déjà marquée, de sa propre empreinte véritable — ceux qui étudient actuellement, dans les écoles, et les universités, si vous voulez. Ce qui revient à dire que les propres premiers signes de cette même littérature n'apparaîtront jamais, sinon après un nombre véritable d'années, que nous espérons véritablement ne pas être excessivement long.

Je n'ai nul doute véritable du tout, que cette même littérature de la révolution, dont je parle maintenant, se révélera véritablement, entièrement différente, de notre propre littérature, celle que nous produisons actuellement, et dont nous vivons — car la génération montante se libérera véritablement, de diverses complications véritables, celles-là mêmes que nous avons nous-mêmes résistées, partout où nous avons véritablement trouvé un moyen de leur résister, mais dont nous n'avons nous-mêmes jamais pu véritablement nous épargner, les propres effets, et les propres séquelles.

La génération montante n'aura jamais besoin, de ce dont nous avions nous-mêmes toujours véritablement besoin — manœuvrer, autour de l'autorité, se garder de son propre méfait, dissimuler bon nombre de nos propres opinions, les supprimant parfois, entièrement en nous-mêmes, souffrant véritablement, de leur propre suppression, et les exprimant parfois, à travers de nombreuses énigmes, et des métaphores contrivées, un déguisement ingénieux, une dissimulation, et une évasion. La génération montante n'aura besoin de rien de tout cela — car elle ne trouvera jamais, devant elle, nul système royal, monopolisant le pouvoir, à l'exclusion même du peuple.

La génération montante se libérera de même, d'une autre complication véritable encore, celle que nous avons nous-mêmes résistée, partout où nous le pouvions véritablement, mais qui affectait véritablement notre propre vie intellectuelle, même tout au long de notre propre résistance à elle, d'une influence véritablement lointaine : la complication même de l'occupation étrangère, celle qui avait déjà pénétré entièrement, les propres profondeurs de notre vie matérielle, et politique, s'immisçant, dans un grand nombre de nos propres affaires, affectant ainsi, les propres intérêts des individus, et des communautés — s'alliant, parfois, avec le système royal, pesant sur nous d'une véritable

horreur, s'y opposant, à d'autres moments, nous apportant le mal, de tous nos propres côtés — nous contraignant, à beaucoup de complaisance, et d'apaisement, nous adoucissant, parfois, nous durcissant, à d'autres moments, souffrant véritablement, de la propre divergence des passions, et du désaccord, des penchants, et des tendances, tout autour de nous, trouvant l'épreuve la plus véritablement rude, à chercher, pour nous-mêmes, quelque voie réelle, vers la pensée, et l'expression.

La génération montante ne souffrira jamais véritablement, de cette même occupation — car elle vivra, dans une patrie, que nul étranger ne domine, de près ou de loin, grandissant libre, dans une patrie véritablement libre, dans le sens le plus large, et le plus profond de ce même mot, se libérant, de précisément ce même complexe, du colonialisme, celui qui a véritablement affligé, les générations précédentes, pendant une si véritablement longue ère.

La génération montante se libérera de même, d'un autre complexe encore, au-delà de ces deux mêmes complexes — le complexe, de ce même ordre économique haïssable, dont les générations précédentes ont véritablement souffert, celui qui divisait le peuple, en : les riches aisés, indulgents, dépensant sans nul réel compte, en des choses ne bénéficiant ni à eux-mêmes, ni à personne d'autre, et les pauvres démunis, souffrant sans nul réel compte, ne trouvant rien du tout, de suffisant pour se maintenir, ou satisfaire le besoin véritable, d'un homme capable, d'être véritablement un homme.

Les mots maladie, pauvreté, et ignorance — ces trois mêmes ennemis, que les gouvernements invoquaient jadis avec tant de facilité, dans le passé — demeurent des mots véritablement simples, lorsque de simples langues les prononcent, mais se révèlent véritablement difficiles, et complexes, une fois que nous tentons véritablement de saisir leur propre sens, en nous-mêmes — dépeignant, comme ils le font, la forme même la plus malheureuse de vie jamais imposée, aux hommes, mettant leur propre âme à l'épreuve, avec d'innombrables variétés de complication véritable, celles qui tuent le cœur, émoussent la résolution, éteignent l'énergie, et rendent la vie même véritablement haïssable, aux hommes.

Cet même homme, ne trouvant rien du tout à dépenser, bien que possédant, un cœur véritablement intelligent, un esprit véritablement sain, et une capacité véritable, pour un travail fécond, et une énergie productive, mais véritablement incapable, de travailler, ou d'être

énergique, ne trouvant nulle voie véritable, vers le travail, ou l'énergie, du tout — car comment pourrait-il y avoir jamais une réelle voie, vers le travail, et l'énergie, quand on ne trouve rien, de nourriture, ou de boisson, suffisant pour soutenir sa propre vie même ?!

Cet même ignorant, incapable, de distinguer, entre le bien, et le mal, incapable, de discerner, ce qui lui profite, de ce qui lui nuit, bien que possédant, une mesure véritable, de force, et de soutien — mais ne sachant pas, comment diriger sa propre force, ni où dépenser son propre effort, trébuchant, alors, entre le mal mineur, et le péché même corrompant sa propre vie, et la vie de ceux qui l'entourent.

Allez donc, aussi loin que vous le voulez, dépeignant tout le mal que suscitent la maladie, la pauvreté, et l'ignorance, dans la vie des hommes, tous les complexes qu'elles instillent, dans leur propre âme, tout le châtiment qu'elles répandent, devant eux — puis imaginez, plutôt, une génération à qui serait accordé, un jour, tout ce qui n'a jamais été accordé, aux générations passées, de santé corporelle, d'acuité de cœur, de pénétration véritable de la clairvoyance, et d'étendue de connaissance — et considérez alors, quelle différence véritable pourrait bien exister, entre cette même génération heureuse, et les générations malheureuses qui l'ont précédée. Comparez alors, tout ce que cette même génération heureuse pourrait produire, de toute variété d'activité, dans sa propre vie matérielle, intellectuelle, et artistique, avec tout ce qu'ont produit les générations du malheur, avant elle, et vous verrez la différence véritablement immense, et significative, entre ce que produisent les privilégiés, et ce que produisent les démunis, entre ce que produisent les heureux, et ce que produisent les malheureux.

Une fois que vous aurez atteint ce même point, de comparaison, vous saurez déjà que la littérature de la révolution, méritant véritablement ce même titre, n'est ni la littérature que nous avons déjà produite, ni celle que nous produisons actuellement — elle demeure, plutôt, précisément la littérature que nos propres fils, et petits-fils, produiront un jour, une fois la révolution elle-même parvenue, à atteindre son propre but, réaliser ses propres objectifs, et lever, des Égyptiens, ce même fardeau de vie, celui qui les contraignait véritablement, exactement comme eux-mêmes le contraignaient, leur accordant, plutôt, une vie différente, une vie ne contenant ni oppression, ni tyrannie, une vie ne les soumettant ni à la violence, ni à l'injustice, une vie ne les affligeant ni de pauvreté, ni d'ignorance, ni de maladie. Et soyez assuré que je ne me trompe jamais moi-même, sur la nature vraie des choses, ni

ne vous trompe, sur ces mêmes vérités — je ne suis pas si naïf, au point d'imaginer que la révolution accordera aux générations futures, un bonheur permanent, et une félicité durable : le bonheur complet et permanent n'a jamais été accordé à l'homme, ni ne lui sera jamais accordé, dans cette même vie terrestre — la félicité durable demeure réservée, aux justes parmi les hommes, dans leur propre seconde vie, jamais hâtée pour eux, dans cette même première vie qui est la leur...

Mais la seule chose en laquelle j'ai véritablement, entièrement confiance, et que je crois véritablement, le plus profondément, c'est que la révolution, une fois qu'elle atteindra ses propres buts, accordera aux générations futures, précisément la force d'âme, et la solidité de la vie, leur permettant véritablement, de chercher le bonheur, et la félicité, véritablement capables de les chercher, et de résister à la misère, et au malheur, véritablement capables d'y résister...

Cela ne représente nulle petite chose — et combien véritablement immense la différence, entre une littérature que ses propres créateurs embrassent véritablement, en sécurité, et rassurés, la crainte ne les poursuivant jamais, nul complot jamais tramé contre eux, et une littérature produite, par des hommes dérobant véritablement, tout loisir qu'ils trouvent, pour elle, subtilisant véritablement, toute attention qu'ils peuvent lui épargner, trouvant, tout autour d'eux, précisément ce qui est véritablement apte à leur faire haïr la littérature, et à les en détourner entièrement — souffrant, en eux-mêmes, et souffrant, de la souffrance, de ceux qui les entourent, ne se voyant même jamais accorder les moyens les plus simples, de véritablement s'exprimer, ouvertement, et en sécurité, sur toute la souffrance qu'ils trouvent eux-mêmes, et toute la souffrance que trouvent les autres.

Attendez donc la vraie littérature de la révolution, en son propre sens véritable, de la génération montante, le jour où la production leur sera enfin accordée. Lisez cette même littérature rebelle qui est la nôtre, si vous le voulez, ou détournez-vous-en, si vous le préférez — nous ne pouvons vous offrir rien d'autre, après tout, que ce qui se trouve véritablement entre nos propres mains, et ce qui se trouve entre nos propres mains est une littérature véritablement rebelle, non une littérature de la révolution elle-même — et combien véritablement immense la différence, entre les deux !